

Par Philippe Rayet, agrégé d'anglais, professeur en classes préparatoires au lycée Notre-Dame-du-Grandchamp à Versailles.

I. TRADUCTION DU FRANÇAIS A L'ANGLAIS

Annie had left N. (on) the day when there had been [there was] that mass celebrated in memory [to the memory] of her mother. I knew she had not simply fled from that service but actually left, and I was determined to go and look for her.

I had no trouble finding their address in Paris [I found their address in Paris without any trouble]. At the post office, a guy (of) my age gave me the information with an odd [a strange] smile. At first, I did not understand why. He seemed to know the place perfectly (well) – the neighbourhood [the surroundings] at least. In the street perpendicular to the one where we were, (there) was an art [a picture] gallery. I had to go past it and then it was the first street on the right. Number 65.

I rang the bell.

It was Madame M. who opened the door. She was holding [She had] the baby in her arms. It was Annie's child. I could not believe my eyes. I could not take my eyes off it. She clasped it tighter to her.

No, Annie was not there; unfortunately, she no longer had any news of her [she had no news of her any more] [...].

I stopped in front of [outside] the picture gallery, the one the man behind the counter at the post office had mentioned. The paintings in the window reminded me of Annie's. But when I looked up to see what the name of the shop was, I suddenly realized what it actually concealed.

Hélène Grémillon, *Le confident*, 2010.

II. TRADUCTION DE L'ANGLAIS AU FRANÇAIS

Pendant toutes les années où j'ai exercé dans un lycée, ce n'est pas la littérature que j'enseignais, comme on pourrait s'y attendre, mais les mathématiques. Puis, à force de rester chez moi à tourner en rond, je me suis lancée dans une tout autre activité : la rédaction de biographies bien structurées [bien construites] et, je l'espère, distrayantes, de romanciers canadiens injustement tombés dans l'oubli ou qui n'avaient jamais reçu (toute) l'attention qu'ils méritaient. [...]

Ce travail me plaisait. Je trouvais qu'il en valait la peine, et, après des années passées dans des salles de classe, j'étais contente de maîtriser la situation et d'être au calme. Mais il pouvait arriver dans la journée, disons vers les quatre heures de l'après-midi, que j'aie tout simplement envie de me détendre et de voir du monde.

Et c'est à peu près vers cette heure-là que, par une journée maussade où j'étais restée cloîtrée chez moi, une femme s'est présentée à ma porte avec toute une cargaison de cosmétiques [de produits de beauté]. A tout autre moment de la journée, elle serait mal tombée, mais là, elle arrivait à pic. Elle s'appelait Gwen, et m'a expliqué qu'elle ne m'avait pas rendu visite avant parce qu'on lui avait dit que les produits de beauté, ce n'était pas mon genre.

« Qu'est-ce que j'en sais, moi ? » a-t-elle ajouté. « Mais de toute façon, que j'me suis dit, j'veux l'entendre me le dire elle-même : elle n'a qu'à dire "non" et j'suis fixée ! »

Je venais de préparer du café, et je lui ai demandé si elle en voulait une tasse. Elle a répondu que c'était pas de refus.

Elle m'a dit que de toute façon, elle était sur le point d'arrêter (son porte-à-porte), et elle a posé tout son attirail en poussant un grognement (de soulagement).

« Vous mettez pas d' maquillage. Moi aussi j'en mettrais pas si j'faisais pas ce boulot. »

Le fait que je l'invite à entrer l'avait peut-être mise mal-à-l'aise car elle ne cessait de jeter autour d'elle de petits regards furtifs qui trahissaient une certaine nervosité.

Alice Munro, "Dolly" in *Dear Life*, 2012.

